

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne

l'en dehors

à E. ARMAND

22, cité St-Joseph, ORLÉANS

2^e ANNÉE, n° 16-17

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

Abonnements : Six mois : 3 f. » — Extérieur . . . 4 f. »
(Une heure de travail d'un ouvrier qualifié).

Un an . . . 5 50 — — — — — 7 50

Tout numéro antérieur au courant : 0 fr. 25

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

l'en dehors

bi-mensuel

Réalités, Vérités

Plus nous allons, plus les hommes paraissent fous, égoïstes, incapables de penser et d'agir. Plus la civilisation semble lointaine. On s'enfonce un peu plus chaque jour dans la bêtise. On voudrait vivre loin des hommes, tant leur société est répugnante, mais ils sont là qui nous pressent, nous entourent, nous empêchent de fuir, comme une proie qu'ils ont peur de perdre. Nous sommes leurs prisonniers. Quoique vous fassiez, vous êtes condamné à vivre et mourir parmi les hommes.

Celui-ci est socialiste, soviétiste, que sais-je ! et sa vie est celle d'un bourgeois. Que ne se proclame-t-il réactionnaire, partisan de l'ordre et de l'autorité ?... Quel intérêt a-t-il à écrire et dire ceci ou cela, et à faire tout le contraire ? C'est une énigme.

Si vous touchez aux idoles sacrosaintes sur lesquelles reposent la société, telles que l'armée, la magistrature, le capital, vous vous exposez aux foudres de la litte société qui n'admet pas qu'on revise les « valeurs » consacrées par la tradition. Il faut étouffer dans son cerveau l'esprit critique, le refouler au plus profond de soi, ne jamais trouver mal ce qui est considéré comme bien. Malheur à qui lutte contre les préjugés et les lois de la société. Celle-ci se venge comme elle peut, et elle emploie, pour se défendre, les pires moyens.

La meilleure des disciplines c'est encore celle qu'on s'impose à soi-même, et non celle qu'on reçoit d'un parti ou d'un groupement. Cette dernière est odieuse, car elle prive l'individu de toute initiative. La discipline intérieure fait de l'individu un être libre incapable de mentir et prêt à l'action. Elle est tout autre chose que la discipline communiste qui n'est que servilité.

On se rend compte, chaque jour, que les individus délèguent le pouvoir aux plus tarés d'entre eux, à ceux qui ont le plus mal agi, à ceux qui n'ont ni conscience, ni honneur. Ceux qui incarnent toutes les vertus sont choisis parmi les pires crapules.

Gérard DE LACAZE DUTHIERS.

En guise d'épilogue

La Grande Presse — la presse qui fait l'opinion, établit les réputations, consacre les hommes d'Etat et que régent la Finance — la grande presse continue à faire ses affaires et de bonnes affaires. Ce ne sont pas seulement le Figaro et le Temps qui accusent des centaines de mille francs de bénéfices. Le Petit Parisien en enregistre, pour sa part, six millions et quelque trois cent mille ; il élève de 50 à 60 francs le dividende qu'il sert à ses actionnaires. Le Petit Journal qui, depuis trois ans, n'avait rien distribué aux siens, a dépassé quand même, l'année dernière, son petit million de bénéfices. Même en province, le grand quotidien rapporte : Le Petit Marseillais énonce un demi-million de profits. Et par qui sont lus, je vous prie, Petit Parisien, Petit Journal, Petit Marseillais ? Sinon par les dominés et les exploités qui se délectent à lire une prose abêtissante, à se gaver d'informations truquées, à ingurgiter en un mot toutes les pilules que les dirigeants et les nantis jugent bon de leur faire avaler pour qu'ils se tiennent tranquilles. Tandis que prospèrent et encaissent les grands quotidiens, nos pitoyables petits journaux, eux, nos malheureuses feuilles de choux battent de l'aile et ignorent si, faute de fonds, leur numéro actuel ne sera pas le dernier qu'ils publient.... « S'il fallait acheter tous les journaux d'avant-garde, faire vivre tous ceux qui y écrivent !... » Evidemment, il vaut beaucoup mieux faire vivre les journaux qui défendent les intérêts des Maîtres et leurs commanditaires. Oh ! mentalité de valets !

Qui Cè.

Dimanche 26 août : Journée de plein air à l'étang de SAINT-CUCUFA. — Rendez-vous à la gare Saint Lazare à 9 heures précises, salle des Pas Perdus. Apporter ses provisions. Descendre à la station de Garches-Marnés-la-Coquette.

La Réciprocité

Sur quelle base asseoir les rapports et les accords entre les humains dès lors qu'en sont exclues l'obligation et la sanction ? De quelle méthode se servir pour réaliser les rapports et les accords entre les constituants d'un quelconque milieu humain — ces rapports et ces accords qui croissent en complexité à mesure que l'intelligence s'affine et que devient plus considérable l'acquis des connaissances humaines, que s'amplifie le rayon de leurs applications ? Quel principe poser comme fondement, comme norme des ententes et des contrats de toute espèce que les êtres humains peuvent être amenés à envisager et à conclure entre eux pour leur permettre de se comporter les uns à l'égard des autres selon leurs besoins, leurs desirs, leurs aspirations — qu'il s'agisse d'unités isolées ou associées ?

Une première considération se présente. Puisqu'on entend ignorer la coercition sous tous ses aspects — autrement dit la réglementation légale et les sanctions pénales ou disciplinaires, il est de toute nécessité que la méthode dont on se servira pour fonder les rapports et les accords entre les hommes implique en soi « l'équité » ; force est — quels que soient l'objet, la nature de ces rapports ou de ces accords — qu'il n'y ait, d'aucune part, personne de lésé, de dupé, de trompé.

Tout le monde sait que l'objet présumé de la loi, c'est de rendre efficaces les conditions qui déterminent ou sont censées déterminer les rapports entre les habitants d'un territoire donné. Cette efficacité s'obtient par l'application de certains châtimens à ceux qui contreviennent à la loi. On comprend que s'impose la loi, puisque les conditions qui, dans les sociétés humaines, président aux rapports et aux accords entre leurs membres sont établis sans leur consentement unanime, souvent même malgré la protestation de minorités imposantes, en tous cas sans qu'il ait jamais été tenu compte de l'avis ou de l'opinion des transgresseurs et des contrevenants. Il n'est pas difficile de s'apercevoir que c'est la crainte de subir ces sanctions qui retiennent un grand nombre de personnes de transgresser la loi — tout au moins ouvertement ; d'ailleurs, quelles que soient les menaces — et certaines des punitions à redouter sont très graves — il y a des individus qui préfèrent courir le risque d'un châtiment plutôt que d'observer les termes d'un contrat qui leur est imposé, ou d'accords qui les gênent ou leur répugnent, pour une raison quelconque. Naturellement, il n'est pas question ici de se demander s'il ne faudrait pas rendre responsable de l'attitude de ces obstinés l'arbitraire qui préside actuellement à l'établissement des conventions sur lesquelles reposent les sociétés. Ou jusqu'à quel point la pratique de ces conventions en est responsable. C'est une constatation que nous faisons, sans plus.

Il existe une méthode dont l'application absolue garantirait à ceux qui la choisiraient comme base de leurs rapports ou de leurs accords qu'ils ne seront lésés, dupe, ni trompés — matériellement parlant ; qu'ils ne seront diminués ni même atteints au point de vue de leur dignité : c'est la réciprocité. Loyalement pratiquée, quel que soit le domaine ou la branche de l'activité humaine où elle s'appliquerait, la méthode de réciprocité implique en soi l'équité, aussi bien dans la sphère économique que dans celle des mœurs, aussi bien dans le domaine intellectuel que dans celui du sentiment. En fait il n'y a rien qui puisse échapper à l'atteinte de la réciprocité. C'est une méthode de se comporter à l'égard d'autrui d'un rayonnement véritablement universel. Elle est très simple à exposer : puisqu'elle se résume et consiste à recevoir autant

qu'on a donné, aussi bien en ce qui concerne l'isolé que l'associé.

En échange du produit de ton effort, je t'offre le mien. Tu le reçois et nous sommes quittes. Au contraire, il ne te satisfait point, tu ne le penses pas équivalent à ce que tu livres. En ce cas, gardons chacun nos produits respectifs et cherchons ailleurs si nous ne trouverons pas à mieux nous accorder. De cette façon, nul d'entre nous ne sera redevable à autrui.

On objectera qu'il est un aspect de cette conception de la réciprocité qui aboutit à dresser l'humain en face de son semblable à la façon d'un fauve. Par exemple, tu me juges, c'est entendu, mais moi aussi je te juge et de la même façon que toi : tu n'y échapperas pas. Tu ne m'épargnes pas ta critique : je n'aurai garde de l'épargner la mienne ; tu m'as causé un tort, un dommage, je te causerai un tort, un dommage égal, sinon pire ; tu t'es montré cruel, impitoyable, inexorable à mon égard, j'agirai de même te concernant : c'est de cette manière que nous sommes ou serons quittes. Nous verrons plus loin si cette conception de la réciprocité est bien le seul angle sous lequel l'envisagent les individualistes antiautoritaires. Pour le moment je répondrai que même pratiquée dans toute sa sécheresse, la méthode de la réciprocité aboutit pour ainsi dire automatiquement à relever, à rétablir la dignité humaine, à l'affirmer, à la sceller sur un piédestal indéclinable.

Sans doute, basés sur la réciprocité, les rapports et les accords entre les humains excluent la duperie et la tromperie. Sans doute, la méthode de la réciprocité implique, si l'on veut, l'application du talion. Mais elle n'est opérante qu'à la condition que dans mes tractations avec autrui, nous nous situons, lui et moi, sur un plan d'équivalence par rapport à notre dignité personnelle. C'est tels que nous sommes que nous discuterons et traiterons ensemble. Mon déterminisme n'est pas le tien, c'est entendu ; les mobiles qui m'incitent à agir ne sont pas ceux qui te poussent à l'action ; très souvent, là où le raisonnement te fait mouvoir, c'est le sentiment qui m'indique comment me conduire. Mais tel que je suis, sur mon propre terrain, j'estime que je te vaudrais ; je ne me prétends pas ton égal ; je suis peut-être moins bien musclé que toi, les capacités de ton cerveau sont peut-être supérieures aux miennes, peut-être même es-tu plus sensible que moi à des émotions qui ne m'agitent ni ne me troublent. Mais tel que je suis — tout recours à la violence étant exclu de nos rapports — tu ne peux m'arracher ou me saisir mon produit, si je ne trouve pas que ce que tu m'offres équivalle à ce que je te demande. Donc, nous restons quittes, que nous nous accordions ou non, que nous échangeions ou non le produit de notre effort. Je reste moi-même et tu demeures toi-même, aussi bien dans l'offre que dans la demande, dans le donner que dans le recevoir.

Mais ce que les individualistes antiautoritaires entendent par réciprocité est tout autre chose que l'aride fonctionnement d'un système d'échange consistant à recevoir en poids, en mesure, en valeur l'équivalent exact de ce qu'on a donné. Ou vice-versa. Ce n'est pas non plus, au point de vue éthique, l'application inexorable de la loi du talion. Oui, si l'on veut, la réciprocité est cela, tout cela, mais elle est beaucoup plus encore. Je la considère, pour ma part, à un point de vue tellement individuel, tellement plastique et sujet aux variations de l'appréciation personnelle, qu'il m'est absolument nécessaire, pour en exposer les aboutissants pratiques, de me situer bien au-delà de l'idée d'une évaluation mathématique ou d'un étalon irrécusable. Je pose donc en première ligne que chacun a de la réciprocité la concep-

tion que lui fournit son déterminisme : tempérament ou nature, raisonnement ou sentiment. C'est donc entendu, dans mes rapports avec autrui, dans les accords que je puis conclure avec lui, je ne veux pas être lésé ; et je me sens et me sais lésé dès que je reçois moins que je donne. Et je lèse autrui dès que je donne moins que je reçois. Mais donner et recevoir sont deux rapports, deux valeurs, deux termes dont la signification et l'acceptation sont uniquement relatives à celui qui donne et à celui qui reçoit.

Par exemple, j'ai passé des années à me consacrer à l'éducation d'un enfant, à faire tout ce qui était en mon pouvoir afin qu'il se forme, qu'il se sculpte, qu'il devienne « soi », qu'il se dégage de la gangue des préjugés et des traditions attentatoires à l'évolution et à la constitution d'une personnalité originale. Ce fut mon don. Je me considère comme amplement payé de retour en assistant au spectacle du développement graduel de ce jeune être, s'affirmant peu à peu, empruntant, à mesure qu'il grandit, toujours moins à la routine et aux conventions de l'ambiance sociale. Je m'étais aperçu qu'il avait certaines dispositions pour les lettres ou pour les sciences — pour la musique — pour les voyages. Et le voilà, parvenu à stature d'homme, un prosateur achevé, un chimiste éminent, un musicien accompli, un intrépide explorateur. Non pas un imitateur servile de ceux qui l'ont précédé dans la voie où il s'est engagé, mais en s'assimilant les efforts de ses devanciers de manière à porter les siens au plus haut degré d'originalité possible. Peut-être est-ce dans un sens tout autre que je l'aurais souhaité, que les dispositions que j'avais distinguées se sont développées ou que son originalité possible s'est émontrée. J'ai cependant atteint mon but puisque, devenu adulte, l'enfant à la culture duquel je m'étais adonné n'est ni le reflet d'un homme ni le produit d'une formule.

J'ai passé maintes nuits au chevet d'un des miens, dangereusement malade, et qui m'était cher. Pendant longtemps, sa vie n'a tenu qu'à un fil. J'osais à peine quitter la chambre où il gisait alité, tant ma crainte était grande de ne pas le retrouver vivant à mon retour. Mes soins ne sont-ils pas remboursés aujourd'hui que j'aperçois le malade guéri arpenter la rue à grands pas, frais et dispos, prêt aux expériences et aux aventures d'une vie intense ?

Je suis payé de retour lorsque prospère une œuvre ou que réussit un de mes semblables auquel j'ai témoigné un intérêt de quelque ordre que ce soit. Je suis payé de retour lorsque, sous condition bien entendue de le défrayer de ses frais de déplacement, j'obtiens qu'un causeur, qu'un propagandiste qui m'intéresse vienne et passe quelque temps chez moi ; la jouissance que je retire de sa conversation compense amplement mon effort pécuniaire. Je suis payé de retour lorsque je provoque ou accomplis les démarches nécessaires pour arracher quelqu'un qui m'intéresse à une souffrance ou à une épreuve qui l'accable, et que j'y réussis. Je suis payé de retour lorsque je parviens à soulager un de mes amis, un de mes compagnons d'idées, et à alléger le fardeau matériel ou moral qui le fait ployer. Je suis payé de retour lorsque j'ai conscience que des consommateurs apprécient la confection ou l'utilité du produit que je leur livre. Je suis payé de retour chaque fois qu'ayant accompli un effort spécial à l'intention de tel ou tels de mes semblables — effort bien défini — je suis certain qu'il ou ils en profitent.

Voici sous quels aspects — et je n'en ai esquissé que quelques-uns — il est nécessaire de considérer, dans sa pratique, la méthode de réciprocité, si on veut qu'elle soit autre chose que le conformisme à un barème accepté de part et d'autre, et qui voudrait, par exemple, lorsque j'ai échangé une paire de chausures contre 40 ou 50 kilos de farine, que j'aie reçu autant que j'ai donné. C'est le point de vue littéral, cela, et depuis longtemps l'on sait que la lettre tue. Si je suis un artiste es-cordonnerie, il se peut que 35 ou 40 kilos de pain me con-

tendent et que la joie que j'éprouve, en sachant mon travail apprécié comme j'aime qu'il le soit par mon consommateur, compense amplement les 5 ou 10 kilos de déficit. Recevoir autant qu'on a donné, ce n'est donc pas uniquement, je le réitère, toucher l'équivalent en poids, en mesure, en qualité, en valeur, de ce qu'on a remis ou livré, c'est aussi, c'est surtout être satisfait du marché qu'on a passé, c'est avoir pleine conscience que dans « l'affaire » traitée — intellectuellement, sentimentalement, économiquement parlant — il n'y a eu de part et d'autre ni trompeur ni trompé, ni dupeur ni dupé; autrement dit que chacun, au cours du contrat, a agi selon son déterminisme et s'est montré sous ses véritables couleurs.

La réciprocité est là et non ailleurs.

E. ARMAND.

En souvenir de Pierre Chardon

[Nous avons annoncé la publication d'une série d'études où seront exposés divers aspects de l'individualisme anarchiste esquissés par des écrivains peu connus dans nos pays de langue française. Nous avions antérieurement promis, en souvenir de Pierre Chardon, de puiser dans la longue correspondance que, des années durant, il entretenait avec E. Armand. La première promesse l'emporte sur la seconde. Les extraits suivants sont caractéristiques du point de vue où se situait celui qui fut le principal collaborateur d'E. Armand à par delà la mêlée.]

II

...Je persiste à croire que les termes de « concurrence », de « lutte », d'« élimination des déchets », etc., qui encombrant la phraséologie individualiste éveillent dans l'esprit du lecteur ou de l'auditeur non pas les idées que toi, par exemple, tu y attaches, mais l'idée que l'usage, l'étymologie, la tradition y attachent. De ce fait, cette doctrine (l'individualisme) devient synonyme de bourgeoisie. ...Si les individualistes ont provoqué tant de suspicions, ne le doivent-ils pas surtout à ces expressions mal définies qui reviennent si souvent sous leur plume ou sur leurs lèvres?...

...Je prétends qu'économiquement parlant tu dépenses toujours de la majorité, de l'ensemble; qu'il t'est impossible de tirer de ton propre fonds ce qui est nécessaire à ta vie, que tu recevras toujours plus des autres que tu ne peux leur offrir...
...Je suis heureux de te voir constater que l'association est une nécessité pour réaliser la production... « L'association » voilà un mot qui ne figure pas souvent dans les écrits individualistes. Tout comme toi, je veux l'individu autonome, libre de choisir ses associés et de conduire son travail à sa guise, mais l'individu doit comprendre que pour faire marcher un four à feu continu, il ne doit pas, sous prétexte de liberté nécessaire, planter là le travail. Celui-ci impose une certaine organisation; implique une certaine règle, qui découle de la mise en œuvre de l'effort et sans lequel l'effort est stérile... Aux heures de production, il faudra être un peu l'esclave du travail; le travail est un maître impérieux. Quand vibre le sifflet de la machine à vapeur, la nécessité est alors une obligation plus impérieuse que toutes les injonctions patronales. Il faut agir ainsi et non autrement pour que le résultat soit en rapport avec la peine. C'est l'autorité des choses contre lesquelles il n'y a rien à faire. Ce n'est que dans le domaine du moral et de l'intellectuel que tous les caprices sont permis et possibles, que toutes les fantaisies sont tolérables, que toutes les expériences peuvent se réaliser.

Le produit doit être commun, car mon effort est tellement lié aux autres que je ne puis l'en séparer. A la moisson je ne compterais pas les gerbes que j'aurai cueillies ni les grappes de raisin que j'aurai vendangées, ni les pelletées de terre que j'aurai extraites du fossé creusé en commun, ni les pierres que j'ai enlevées du jardin. Seulement je demanderai le partage à part égale par tête d'associé, de tout ce qui est produit en commun... Je suis l'ennemi de la promiscuité. Ce sont seulement les attractions spontanées qui doivent tisser les liens de l'amitié ou de l'amour... Si la nécessité du travail m'impose la présence d'un « coco » qui ne me revient pas, je m'en consolerais facilement en pensant que l'effort commun achevé, j'y redeviens complètement libre.

...Je suis individualiste parce que je sens d'abord en moi-même la nécessité de penser et sentir en être social, parce que j'estime que toute société qui ne m'offre pas la satisfaction normale de mes besoins en échange de mon labeur raisonnable est à détruire... Je suis pour la culture individuelle parce que je n'ignore pas que l'ensemble ne vaut que ce que valent ses composants et quelquefois pire, parce que je ne reconnais à nul ensemble social le droit de m'écraser pour assurer sa sécurité ou son existence. Je place mon indépendance avant mon bien-être, et ma liberté avant ma sécurité. J'aimerais mieux perdre la vie en défendant ma liberté que d'acheter la vie par l'esclavage.
(24 octobre 1914.)

... Je ne te rends pas responsable des actes plus ou moins « délictueux » commis par certains « cocos » n'ayant d'individualiste que l'étiquette. Seulement je me suis permis et je me permets encore de te faire remarquer combien l'emploi de certains vocables, mal définis, ou possédant déjà une signification très claire due à l'usage et à la tradition, prête à l'équivoque et peut donner le change. Tel le mot concurrence. Il y a loin de la concurrence sans violence — telle que tu la décris et qui ne constitue pas autre chose qu'une forme spéciale de l'émulation et de la conscience professionnelle — avec cette lutte sans merci où triomphent les mieux fournis en capital-argent. Pourtant le même mot désigne les deux choses. Beaucoup ont épelé le catéchisme libertaire et n'ont vu que ce mot magique liberté : liberté, liberté de faire tout ce qui plaît. Ils n'ont guère tenu compte du cor-

rectif qu'il importe d'apporter à l'exercice de la liberté. Ils n'ont pas vu que l'individualiste (qui ne respecte rien) doit respecter la liberté du voisin, s'il ne veut pas que celui-ci empiète sur la sienne. Le respect de la liberté voisine, le souci de ne pas exploiter directement autrui, de ne pas surcharger davantage ceux qui plient sous le poids de l'iniquité sociale, trop souvent, cela constitue pour eux des « préjugés »...

...Tout ce que tu peux écrire ou dire sur la nécessité de la disparition des besoins inutiles, j'y souscris volontiers et je n'ignore pas, d'autre part, que l'artisan qui peut mettre quelque chose de lui-même dans son œuvre, parce qu'il a conduit tout seul à bonne fin, acquiert, possède une autre valeur technique que le manoeuvre des usines monstres, esclave de la machine. Ceci posé et entendu, il existe un certain nombre de productions tout à fait indispensables qui ne se prêtent même pas à un essai d'individualisation dans l'effort — qui reposent uniquement, au contraire sur l'union intime de tous les efforts. Exemples : l'extraction de la houille, des métaux, du pétrole, la fabrication du gaz d'éclairage, de l'électricité, de la force motrice à distribuer à domicile. L'entretien des routes, des canaux sans lesquels l'échange ne peut s'effectuer, le fonctionnement des chemins de fer (car s'il est inutile de marcher à 150 km à l'heure, il faut pourtant amener la matière brute là où elle doit être travaillée et envoyer les produits vers ceux qui en ont besoin).

L'effort de chacun étant la plupart du temps estimable d'une façon arbitraire, il serait beaucoup plus juste de partager également. Si chacun est consciencieux et donne ce qu'il peut, il n'existe pas de règle plus équitable. Je ne rougirai pas en bénéficiant des efforts de ceux qui sont plus aptes, mieux doués que moi. La vie est un échange où chacun donne ce qu'il peut. Le fort, le mieux apte ne doit pas effectuer le travail du plus faible, mais seulement le travail qui dépasse les forces ou les possibilités du plus faible. Et, à moins d'être dégénéré, le moins apte peut tout trouver un rôle correspondant à ses forces, tout en étant indispensable au fonctionnement de l'ensemble.

Tout s'enchaîne et se coordonne comme les pièces diverses d'un moteur quelconque qui représentent une valeur égale, puisque toutes elles sont indispensables au fonctionnement de la machine. Dans le fournil, celui qui pèse la pâte, celui qui la pétrit, celui qui enfourne, sont aussi utiles l'un que l'autre ! La cuisson de chaque fournée exige de chaque ouvrier des gestes multiples et tout aussi indispensables les uns que les autres. J'en conclus que les mitrons possèdent des droits égaux lorsque l'heure du règlement des comptes arrive. Ils n'ont qu'à se partager la tâche la plus également possible afin que tout ne retombe pas sur le même.

Voici donc en quoi consiste mon égalitarisme économique : est-ce du communisme fédéraliste ? est-ce du collectivisme étatiste ? je n'en sais rien et peu m'importe. Mais je prétends que cette façon d'opérer, équitable et rationnelle, permet seule de concevoir une forme d'association où l'effort de chacun ne serait pas accaparé et dirigé par un maître unique ou multiple...

...Te représentes-tu le mitron plantant là son four chaud et la pâte pétrie pour aller cueillir la fraise au bois voisin, et le mécanicien arrêtant son convoi en rase campagne pour s'allonger à l'ombre des frondaisons ? Que ce soit pour ramasser une récolte, pour profiter de la force motrice pendant qu'elle est produite, pour surveiller une transformation de la matière, je suis forcé de m'incliner devant la nécessité. Je ne puis tout de même pas bénéficier des avantages sans connaître les inconvénients... Par l'entente et la réciprocité, sachons proportionner à nos forces notre fardeau respectif, mais jamais nous n'échapperons à la dure loi du travail et aux pénibles nécessités qu'il comporte.

...Au lieu de nous chamailler souvent pour des mots, de discuter sur les futures loeries et leur agencement, au lieu de pérorer ou d'écrire pour savoir laquelle est la plus logique de l'étiquette « anarchiste individualiste » ou « individualiste anarchiste » combien notre temps été mieux employé à détruire, à saper tout au moins l'illusion respect; les idées de supériorité du maître, d'adoration de la force et de l'argent — d'honneur, de moralité, de solidarité nationale, d'obéissance nécessaire, etc... L'individu doit bénéficier des circonstances atténuantes, car l'erreur l'enveloppe dès sa naissance. Plongé dans un océan de ténèbres, il est bien excusable s'il emboîte le pas aux mauvais bergers. Mais ceux qui se prétendent « hors du troupeau » ont-ils fait tout leur possible pour réagir sérieusement contre le conservatisme social ? Je ne le pense pas. Sauront-ils mieux s'y prendre plus tard ? L'avenir nous l'apprendra.
(29 octobre 1914.)

La Société aurait mieux fait de n'inventer rien que de s'en servir pour le meurtre ? D'accord. Tu connais la parabole de la Source, de Han Ryner : il dépendait de la source de donner fraîcheur et pureté, l'usage qu'on faisait de ses présents ne dépendait plus d'elle. Sous prétexte que les hommes du bas-fond ont empoisonné la source, ferus-je de remonter son cours pour boire frais et pur ? J'ignore tout comme toi si l'humanité ce sera un jour de se déchirer les entrailles. Ce que je sais, c'est que ma constitution physique et psychique m'empêche de revenir à l'état du primitif. J'ai besoin de vêtements, d'un logis, de chaussures, de nourriture (céréales, légumes, viande). Aussi il ne me vient pas à l'idée de crier emphatiquement : périsse tout cet acquis matériel plutôt que l'autonomie individuelle... La pauvre autonomie que celle du chasseur d'ours et de rennes, tremblant sans cesse de rencontrer un ennemi plus puissant que lui, retrouant quelquefois sa caverne vide et les restes fumants des siens au seuil du logis violé par quelque fauve, réduit à se serrer le ventre si pêche ou chasse étaient infructueuses, ignorant la charrie, la culture, le tissage, le corroyage, etc.; séparé du monde extérieur par les marais, les forêts, les montagnes, que nulle route, nul tunnel ne frayaient. La dépendance la plus absolue, on l'éprouve devant la nature. Cet ancrage ignorait les douceurs de la civilisation, il en ignorait aussi, d'après ton raisonnement, les conséquences funestes ; il n'avait point à craindre les abus d'une tonne... Cela ne l'empêchait pas de se

trucider très proprement et très sauvagement avec des haches de silex et des pieux acérés...

Quoique individualiste, je ne nie pas la question sociale, je la proclame agrégée de questions, de causes individuelles, que l'entente agglomère et l'affinité rapproche... Si je suis l'unique, je n'oublierai jamais (et nul anarchiste ne peut l'oublier) que d'autres uniques m'environnent, car la glorification du moi conduit à tout autre chose qu'à l'anarchie...

Il peut se faire que l'association soit restrictive de l'expansion de l'individu. Mais entre deux maux je dois choisir le moindre. Je souffre davantage en luttant seul contre le milieu naturel que si je m'associe à autrui, au prix de quelques concessions. L'autonomie absolue dans le domaine économique n'est pas de ce monde, voilà tout ! Pourquoi mélanger toujours domaine intellectuel ou affectif et domaine économique ? Pour m'éjouir ou étudier, je fréquente uniquement qui me plaît. Mais si je tricote des chandails ou si je pétris du pain, pourvu que je reçoive en échange de mes produits d'autres produits à moi nécessaires, je ne me préoccuperai guère si ceux qui utilisent mes chandails ou mangent mon pain sont intéressants, s'ils ont une « gueule » sympathique ou non.
(24 novembre 1914.)

...Je ne connais que des individus et non des collectivités. Parmi ceux que la vie n'a guère avantageés, ne trouvons-nous pas des sensibilités délicates et raffinées, des intelligences merveilleuses, sans compter celles que le Motosch broie et qui ne peuvent jamais s'épanouir. Parmi ceux que la vie a avantageés, la servilité, la bassesse, l'autorité bestiale ne règnent-elles pas autant que dans le « prolétariat » ?

Aussi, je te le répète, je ne suis pas l'avocat d'une classe, mais je me sens quelque chose de commun avec tous les « dépossédés » frustrés du « patrimoine » matériel, et qui sentent et comprennent qu'ils doivent essayer de conquérir celui-ci. En réalité, m'est sympathique tout individu qui lutte contre la Maîtrise, quelle que soit sa situation sociale, mais je suis bien forcé de constater que les révoltés, les ennemis de la contrainte, ne se recueillent guère parmi les bénéficiaires de cette maîtrise. C'est pourquoi nous nous adressons plus particulièrement aux « dépossédés » qu'aux autres, parce que nous savons que le bourgeois ne peut pas venir à nous pour de bon.

De ce que je ne suis d'aucune chapelle, il ne s'ensuit pas que je souffle tout à tour le froid et le chaud. Je ne cache pas mes opinions et je ne les modifie pas selon les milieux. On sait partout où je vais et où je suis admis que je suis un adversaire de l'Etat, un antipatriote acharné, un contempteur de la propriété, un partisan de la révolte individuelle et conséquemment collective, puisqu'à la base de tout nombre il y a l'unité. Il n'y a pas d'équivoque. Je ne trompe pas mon monde. Je ne suis ni ami ni ennemi du peuple, considéré en tant que classe, mais je me sens le camarade de tout INDIVIDU qui lutte contre la domination, qu'elle soit matérielle ou morale.
(9 novembre 1915.)

Il se peut fort bien que ce qui nous sépare dans nos façons personnelles d'envisager et de concevoir la propagande anarchiste provienne de ce fait fondamental que tu crois écrire pour une élite de sélectionnés. Or, je prétends que le milieu clos, spécial, auquel tu t'adresses, est aussi médiocre que le grand milieu et que les prétendus « sélectionnés » ne valent pas mieux que les autres, ces fameux « autres » qu'ils méprisent. Ils ont pris une étiquette et acquis un vernis. C'est tout. Etaient-ils bien sélectionnés les « camarades » qui t'écrivaient « bien à toi et à l'anarchie » ou bien te demandaient gravement la « formule » de la fausse-monnaie ?
(30 novembre 1915.)

...Pourquoi toujours attaquer avec le plus de véhémence ceux qui sont le plus près de nous ? Mauricuis et Sébastien Faure ne sont-ils pas préférables aux Grave... ou aux Wintch ? C'est moins dangereux de lutter contre des idées de transformation sociale qui ne sont pas réalisées ou en voie de l'être, comme le communisme, que de lutter contre des principes de conservation sociale que l'anarchisme, à moins de faillir à tout son rôle, se propose de détruire et de saper ! Moi aussi je suis pour que chacun donne sa note et pour que chaque nuance se traduise et s'exprime. Je ne pratique ni ne prêche l'unité de pensée anarchiste ou l'admiration béate et réciproque ; mais que diable, il y a autre chose à faire qu'à dévoiler « les dessous journalistiques (?) de la combinaison S. Faure-Mauricuis » et d'autres reculades à dénoncer que celle de M... au moment de l'affaire. Ne le comprends-tu pas ?
(10 octobre 1916.)

PIERRE CHARDON (Lettres à E. ARMAND.)

A la manière de " Jules Renard "

La grenouille, sous le soleil de midi :
— Encore le voisin qui se gargarise.
L'élève violoniste :
— N'en finiront-ils pas de tuer ce lapin, qui agonise depuis tantôt, suspendu à ce volet ?
GABRIEL.

Individualisme et Grégarisme

« Vous vous croyez donc si différents de la masse », objecte-t-on aux individualistes ? — « Mais non, répliquent-ils, nous sommes, comme elle, faits de chair, d'os et de muscles. C'est par le même mé anisme que notre sang parcourt notre corps. Nous assimilons et désassimilons comme elle. — Nous en différons en ceci ; c'est qu'elle vise à un état de choses où le bonheur serait organisé pour tous, une fois pour toutes ; alors que nous — hommes déjà en quête du bonheur qui remplacera celui que nous visons et que nous n'avons même pas atteint. Nous en différons encore en ceci : c'est que la masse hait, pourchasse et poursuit, de par son instinct grégaire, quiconque tente de porter atteinte à la conception moyenne qu'elle s'est tracée de la vie, alors que nous sommes les insatisfaits à toujours, les éternels dissociateurs de troupeaux. »
E. ARMAND.

(Extrait de l'INITIATION INDIVIDUALISTE, en cours d'impression) (1).

(1) La feuille contenant les XIX^e et XX^e chapitres est sous presse.

C'est une histoire qu'il m'a contée le Grand Blessé

Le printemps s'est allumé en fleurs de joie,
sur mon chemin ;
car je vais,
je me promène parmi les gens ;
moi, c'est la guerre qui passe,
hâteuse.

Je béquille jusqu'au soleil de la rue,
parmi l'ombre des jardins,
ma carcasse de pantin,
mon pauvre corps en mal de caresses,
mon front crevé en mal de rêves
et toute cette viande apparue...

Va, balance-toi.

Il fait un petit vent doux de printemps,
on dirait que l'embaumé l'amour,
ce petit vent si doux,
doux à faire pleurer les infirmes
pour toujours.

J'en ai vu de l'espoir
depuis que la guerre est finie,
mais moi
ce n'est pas la peine, va
ne dis rien, ça vaut mieux.
D'illusions, je n'en ai plus,
j'ai de la haine, vois-tu !

C'est les femmes surtout !
quand je passe près d'elles
— avec des chapeaux ou en cheveux —
en suant ma misère et ma souffrance,
il y a de l'eau qui noie leurs yeux
d'anges déchus et de bonnes bêtes...

Leur pitié : c'est une insulte,
c'est du mépris,
j'ai envie de leur crever le ventre
à coups de béquilles,
de leur fêler le crâne,
à coups de béquilles.
Oh ! les garces,
si j'appuyais sur leurs gueules de porcelaine
ma face de cauchemar
ou suintent des fistules à jamais inguéries,
elles criaient, elles criaient les garces !

Elles ont pleuré, peut-être,
elles ont fait la noce, acclamé les martyrs,
elles ont tourné les obus...
elles nous ont soignées avec le sourire,
pour qu'on y retourne
là-bas.

Marcel SAUVAGE (1).

(1) Extrait de *Cicatrices, Eclairs encore des Douleurs Mortes* avec une présentation par Edouard Dujardin et sept dessins de François Berthet. Société Mutuelle d'édition, Paris, 5 fr.

A une Belle de Nuit

Je me souviens d'un soir d'orage au fond d'un pare
D'un beau soir de chair triste et de rêve en folie...
Des éclairs soulevaient le voile de la vie
Et les rires du vent invitaient aux départs...
Ah ! ce soir-là, Julia, vous étiez si jolie.

Les arbres gémissaient et nous songions tous deux
Aux amants qu'un amour incompris exténue.
Dans l'ombre s'étreignaient deux femmes inconnues.
Des papillons de nuit jouaient dans vos cheveux...
O le poème ardent de nos lèvres mordues !
Or, des oiseaux fuyaient chassés par la rafale...
Des hommes en passant insultaient les cieus sourds...
La terre était en rut et l'air devenait lourd
De parfums inconnus aux na ines des mâles...
Malgré l'Aulan nos corps se possédaient toujours !
Pierre des RUYNES.

Lorsque sur la bande de votre journal se
trouve la mention :
Votre abonnement est expiré
C'est pour vous et non pour le voisin

Croquignoles

En marge de La Bruyère

Diego a la phobie des allusions comme d'autres
ont la folie des grandeurs. Cette phobie empoisonne
son encre et enfle son porteplume. Elle le pour-
suit aux champs et à la ville, elle le persécute dans
la banquette de Paris et elle le pourchasse dans celle
de New York. Elle ne lui laisse ni trêve, ni armis-
tice. Il en rêve la nuit, il en discute le jour, il en
délire au crépuscule. Le Moniteur de Crassaudeau-
sur-Gymouille annonce il y a un mois que le
voleur du dôme de Saint Paul avait été jeté dans
un des in pace de la Tour de Londres. Diego croit
qu'on a voulu faire allusion à lui ; ce n'est pas
qu'il n'ait fait, comme les camarades, de la
prison de droit commun, mais il veut qu'on sache
bien que s'il a porté le costume pénal, ce n'est pas
pour avoir mis un monument dans sa poche.

Le Memorial de Fleury-les-Trois-Navets consa-
cre, il y a quinze jours, un écho plutôt plaisant à
l'inventeur du fil à couper le beurre. Diego s'indi-
gne, croit que c'est de lui qu'on ricane et envoie des
témoins au secrétaire de rédaction dudit Memorial.
Le Courrier de Mâcon-sur-Tarentule publie, il y a
huit jours, une chronique sur un saint-simonien
passé au bonapartisme. Diego se fâche tout rouge,
bien qu'il ne soit ni un disciple de Saint-Simon ni
un admirateur de Napoléon. Avant-hier, un tout
petit journal local annonçait qu'on avait abattu un
chien fou boulevard de Poitou, à Paris. « Chien
fou » s'écrie Diego, et le voilà qui part, écumant,
hurlant, aboyant à la calomnie : « Chien fou, c'est
moi, j'ai demeuré en ce boulevard ! » Ses amis sont
consternés, même ses contradictoires restent muets,
tant ils craignent d'empirer un état qui ne laisse
pas d'inspirer des craintes sérieuses... Il n'est pas
que le « chanfre géral et fou de Zarathoustra »
que la démente puisse naufrager.

CANDIDE.

Glanes

Les homin

Ils m'ont
Dans l'a
Ils m'ont
Ils m'ont
Dans les
Ils m'ont
Da

Devant l
Ils ont
Pour
Comme l
Et
A décou
La chair
De
So

Quand j
Ils ont
Do
Par les
Et par l
Da

Dés que
Ils m'ont
Eve et s
D'avoir
Et

Si tu per
Ils m'ont
Dans ce
Il faut
Et non p

Ils m'ont
Le
Et pou
Doucem

Lambea
Ils m'ont
Pour me
Ils
Avec leu
Et m'ont
Et c'est

Mais au
J'irai m
Et je re
Le corps

pu
Tout mo
Nous rep
A l'omb

Su
To
Nous mo
Ca

Et nos c
La joie
La joie
Et les fl
Sont la p

Atinsi je
To
Demain
Je serai

Av
Le fr
De

Il faut
La joie
Mais un
Je

Toute je
Alors, j
Et

Grand

Léon
Epi
Dan

de ses
philoso
sur ce
procure

En l'
sans au
ne fut p
sophie
Danaé
geaient

Pour
mieux
nines e
son dis
consacr
peut les
ciples l

Epicu
femmes
une fol
égalee
se déno

Danaé
aussi v
abime
(laide,
siner p
qu'impe

A ses
— 0

Glans, Nouvelles, Commentaires

Les hommes.

Ils m'ont tenu dans leurs maisons,
Dans l'air épais de leurs maisons
Ils m'ont tenu toute la vie.

Ils m'ont serré le corps
Dans les harnais de leurs habits,
Ils m'ont broyé les pieds
Dans leurs souliers.

Devant les tables de famille
Ils ont ployé mon corps en zède
Pour le faire tenir assis
Comme les autres sur des chaises,

Et là, ils m'ont appris
A découper, en tranches fines,
La chair morte, la chair cuite
Des animaux tristes,
Soumis à leurs lois
Comme moi.

Quand j'étais un petit enfant
Ils ont insinué en moi leur cruauté
Doucement,

Par les mères et par les pères
Et par les images de leur Dieu,
Dans les livres pieux.

Dès que mes yeux se sont ouverts
Ils m'ont dit : « L'Amour est sale,
Eve et ses filles sont des Infâmes
D'avoir voulu coucher près du bel ange Lucifer ;
Et toi, tu seras condamné
Comme Adam.

Si tu permets de beaux ébats à ta femme. »

Ils m'ont appris que pour être un Elu
Dans ce monde et dans l'Autre
Il faut être l'adroit Jacob,
Et non pas le brave Esau.

Ils m'ont répété chaque jour :
Le Bien, le Mien.

Et pousse, sans qu'on le voit, dans ton labour
Doucement ton mur mitoyen.

Lambeaux après lambeaux saignants
Ils m'ont enlevé le cerveau
Pour mettre le leur à la place ;
Ils ont gratté

Avec leurs ongles les dernières traces,
Et m'ont dit — « Maintenant, tu peux aller ».
Et c'est cela qu'ils appelaient la Vérité.

Mais aujourd'hui sous le ciel chargé d'orages
J'irai mettre mon corps tout nu dans le soleil
Et je regarderai courir dans la lumière
Le corps agile et rose de ma compagne.

Puis nous irons
Tout moites encore de notre course,
Nous reposer de la chaleur du jour
A l'ombre des pins protecteurs
Sur les fines aiguilles -
Tombées, l'an passé.

Par jeu
Nous mâcherons les pousses jeunes
Comme les chèvres.

Et nos corps se rouleront ensemble sur la terre.
La joie criante est sainte !
La joie criante est bonne !
Le soleil et l'ombre sont saints !
Et les fleurs et les fruits
Sont là près de nos mains !

Ainsi je m'en irai demain
Tout nu dans le soleil

Demain ! mais j'oubliais que demain
Je serai loin d'ici, enfermée dans le train
Avec, dans mon oreille,
Le fracas endormeur
Des vitres et du fer.

Il faut encore que j'attende la joie,
La joie que les hommes m'ont enlevée ;
Mais un jour, sûrement
Je vais la retrouver
Toute jeune encore sous mes doigts !
Alors, je quitterai leurs vêtements
Et leurs toits sales

Pour les arbres,
Et je saurai l'Amour
Et la douceur unique des fruits.

Un jour, un peu plus tard,
Je f'rai cela !

Je le ferai peut-être !

Mais pour courir ma vie bonne

Loin des hommes,
Tout nu parmi les Etres
Sans cruauté et sans pitié,
Aurai-je le courage qu'il faut,
Le courage et la force de renaitre,
De recréer mon cerveau,
Pour le remettre dans ma tête
A la place de leur cerveau ?

ROBERT FOUQUE.

[« Mercure de France », n° du 15 juillet.]

PROPOS D'EDUCATEURS

La Discipline

II

Tout objet existant se maintient grâce à sa qualité intérieure. Cette qualité peut s'exprimer sous différentes formes : substance, nature, tempérament, consistance, etc. Le monde visible peut nous sembler plastique, inanimé ou fixe, lorsque nous l'examinons d'une façon superficielle. Mais aussitôt que nous essayons d'en courber ou mouler une portion selon notre désir ou notre volonté, nous découvrons que chaque particule de matière recèle une qualité intérieure que nous ne soupçonnions pas jusqu'au moment où nous avons voulu faire servir cette particule à nos desseins. Nous découvrons que nous ne pouvons pas vaincre la résistance qu'elle nous oppose ni par persuasion ni par force. Ainsi, nous devons compter avec la qualité qui distingue l'argile du bois, le bois de la pierre. Nous nous apercevons qu'au lieu d'essayer de nous imposer à la matière, force nous est d'étudier la nature de l'objet auquel nous avons affaire avant de pouvoir le comprendre ou d'entrer en rapport avec lui.

Dans le but d'esquiver cette résistance, il nous sera loisible de nous tourner d'un objet vers l'autre, mais à chaque forme nouvelle à laquelle nous nous heurterons, nous trouverons la même force, la même nature indomptable. Si l'impulsion créatrice ne nous incite pas à persister, nous abandonnerons la lutte et nous nous éloignerons de cette résistance cédée, mais invincible. Lorsque le désir de créer est fort, violent, irrésistible, nous envisageons alors en face la situation, nous nous efforçons de découvrir la source intime de la résistance, d'établir à quelles conditions nous pouvons coopérer avec cette discipline intérieure, c'est-à-dire nous placer à l'unisson de l'objet ou du rapport que nous sentons essentiel à la satisfaction de notre désir.

De telles expériences rendent la vie plus riche, plus vigoureuse. Notre conception spirituelle de la vie s'en trouve élargie ; la connaissance que nous en avons se trouve accrue lorsque nous découvrons la nature et la qualité de la résistance que nous opposent les choses.

Il se peut que nous ne puissions approfondir qu'une forme de la matière, mais cette forme sera suffisante pour nous révéler la qualité intérieure résidant dans toutes les formes prises par la substance. La variété de formes ne peut que confirmer la vérité d'une expérience unique. La forme la plus complexe ne peut révéler davantage que ce que nous a appris la forme la plus simple, la plus fruste.

Nous pouvons n'employer ni fard ni déguisement tout au long de notre vie sans cependant pouvoir éviter la résistance intérieure que recèle tout être humain. C'est dans nos relations avec nos semblables qu'il nous faut davantage compter avec cette résistance. Nous ne pouvons nous y soustraire, puisque nécessité est d'avoir des rapports avec les autres humains. Au cours de notre effort pour trouver de la satisfaction dans ces rapports, nous nous en prenons aux hommes avec autant de

brutalité que s'il s'agissait de la matière inerte. Ce sont les mêmes tactiques. Nous nous efforçons de courber, de modeler la vie d'autrui pour la faire servir à nos desseins, mais nous nous heurtons à la même force vitale inflexible, résistant à chaque assaut.

Nous pouvons céder là où nous essayons tout d'abord d'exercer une contrainte. Mais tous nos efforts seront vains tant que nous n'aurons pas découvert, tant que nous ne respectons pas la qualité intérieure, source de la résistance que nous ne pouvons vaincre. Dans tous les aspects offerts par cette résistance, nous ne rencontrons d'ailleurs aucune trace de pitié. La vie assume de gigantesques proportions. Elle nous entoure, elle nous fait écho, elle agrandit notre sens personnel de la vie. Nous sentons l'identité de notre propre vie avec celle qui nous environne. Cette identification nous permet de nous apercevoir que toute vie est une, quelle que soit sa forme particulière de manifestation.

Un besoin inné pousse les êtres humains à entreprendre des expériences qui les aideront à comprendre leur propre nature et, en même temps, à interpréter la nature de la vie qui les environne.

Lorsque l'individu prend conscience qu'il ne peut s'exprimer complètement ou trouver satisfaction absolue dans aucun objet ou rapport qui soit au monde, il est initié à la plus grande révélation de la vie. Toutes les résistances, toutes les réserves invincibles du hors-moi démontrent l'existence de la vie intérieure. L'être humain ne souffre pas de la discipline que cette démonstration implique. Il ne se rebelle pas contre elle. L'homme est appelé au monde par son besoin propre d'expression, il est donc relatif à sa propre vie.

III

Lorsqu'on impose des règles à l'enfant, il y échappe chaque fois qu'il le peut ; il s'y oppose chaque fois qu'il l'ose.

Quand nous examinons la discipline arbitraire pratiquée à la maison, à l'école, dans l'atelier, la société, nous trouvons sans peine que c'est un système émasculateur, infligeant à la vie individuelle gaspillage et défaites. Tous les chemins d'évasion sont clos et gardés. Nous ne pouvons nous ébattre qu'au dedans d'un enclos. La trinité famille-école-société a entrepris de nous développer afin de faire de nous le reflet de son plan ou de sa méthode. Nos vies doivent avoir pour objet de glorifier, d'exalter cette trinité. Sa discipline contre nature exhale la mort ; nulle impulsion créative ne peut germer, ne peut fleurir sous son influence. Sa discipline artificielle a pour unique dessein de reproduire des images de la vie, de perpétuer de vieilles formes vitales, d'empêcher la création de nouvelles formes de vie.

La nature abhorre l'imitation ; mais ces gardiens bénévoles de la tradition attachent une bien plus grande valeur à l'imitation qu'à l'original.

L'effet mortel de cette discipline est manifeste lorsque nous observons comment elle réagit sur l'enfant : « Non, tu n'auras pas ceci ou cela » — « Va au lit tout de suite » — « Attends jusqu'à ce que ton père revienne », etc., etc.

Même esprit à l'école que dans la maison. L'enfant imite l'attitude d'autorité arbitraire parce qu'elle a constitué sa principale et maîtresse expérience dans les rapports qu'il a entretenus avec les adultes. L'enfant reproduit la Société par ses observations insincères et ses tons de voix affectés. Il reflète dans ses jeux l'impression que la famille, l'école, la société ont faite sur lui.

Ce n'est qu'en pleine liberté que l'être individuel peut se rendre compte de la nature inhérente à soi que tous les objets existants contiennent. Nature ou qualité qui ne restreint, entrave ou violente en rien l'être individuel. Qualité qui ne fait pas de concessions à nos faiblesses, qui ne compose pas avec nos incapacités.

Réciprocité : rien de plus, rien de moins.

Les besoins d'un individu sont les mêmes pour tous, mais il est nécessaire que la manifestation de ce besoin soit réalisée dans et par l'individualité et la diversité.

Aussi longtemps qu'on infligera à l'enfant de marquer le pas, de croiser les bras, de se tenir à l'alignement, de réciter des choses qui ne l'inté-

ressent pas, l'humanité continuera à souffrir de l'uniformité dans l'expression, de l'automatisme dans l'action. Aussi longtemps que nous nourrirons l'idée qu'une tâche obligatoire est une bonne chose à imposer à l'enfant en train de croître et de se développer, nous continuerons à distraire son attention des expériences qui appartiennent à la sphère réelle de sa vie.

ELIZABETH BYRNE FERM.

La Société de l'Ordre Nouveau (1)

Observations sur les Statuts

10. Les enfants sont sous le contrôle de leurs parents jusqu'au moment où ceux-ci les abandonnent (on trouvera § 13 quelques explications sur la définition ou l'étendue dont est susceptible ce terme *abandon*), abandon qui les garantit contre l'enrégimentation familiale. Il faut que de bonne heure l'enfant possède des droits autonomes, tant pour le préserver du joug des parents que pour lui fournir une éducation qui le rendra apte à occuper plus tard sa place, comme adulte, dans notre Société. Le père ou la mère pourront châtier corporellement leur progéniture pour les méfaits que condamnent les présents Statuts ; pour les actes que ceux-ci ne représentent pas, il sera nécessaire de découvrir un autre système de punition ou de ne pas punir du tout. Le cas peut se produire qu'un enfant se conduise très bien par rapport à notre Société, mais mérite le fouet à la maison. Le père ou la mère ont toute faculté de quitter notre Société — et c'est à cette dernière alternative que se résoudra celui ou celle qui ne peut venir à bout de son enfant. A vrai dire, la vieille méthode de corriger les enfants par le fouet perd du terrain chaque jour. Mise à part l'élimination de la violence dans l'éducation familiale, le meilleur moyen de la remplacer, cette méthode ancienne, c'est d'éveiller en l'enfant le sens de la responsabilité en le considérant comme membre réel de notre Société. Je ne crains guère que celle-ci soit submergée sous la prédominance du vote « infantile ». Au point même que je ne suggère aucune mesure pour parer à ce danger. D'ailleurs nous pourrions toujours adopter une autre manière de faire si l'expérience nous pousse à le faire.

13. c. Les statuts pourront être facilement modifiés tant que la Société de l'Ordre Nouveau ne comptera qu'un petit nombre de membres. Si elle devenait très importante, la seule modification praticable serait la scission (la création d'une autre société ou section de celle-ci). C'est naturel. A l'exception des présents statuts, toutes choses doivent pouvoir se modifier aussi facilement que possible.

15. Dans un pays démocratique, nous gagnerons peu de membres mais force ennemis indésirables, à moins d'accorder à chacun le droit de voter pour ce qui lui semble bon, de figurer sur les jurys ou dans l'administration tout autant au service de l'Etat qu'à celui des syndicats (*trade-union*), que nos statuts l'admettent ou non. La seule restriction absolument nécessaire — et elle suffit à donner nos statuts d'efficacité — c'est qu'en aucun cas l'un quelconque des membres de notre Société ne saurait agir en justice dans une intention criminelle (le § 3 n'est pas à cet égard limité par le § 15) ni accepter d'être l'exécutif personnel d'un ordre criminel. S'il est enrôlé dans une armée (contre son gré, par l'effet de la conscription par exemple) et qu'on lui commande de faire feu dans l'intérêt de l'oppression, nous lui demandons de ne pas obéir. S'il invoque le cas de légitime défense et sauve sa vie en participant au crime, notre Société permet à tous ses membres de le traiter en criminel, s'ils pensent que c'est la meilleure façon d'agir à son égard.

(A suivre).

STEPHEN T. BYINGTON.

(1) Voir l'en dehors à partir du n° 7.

Répandez nos Brochures, distribuez nos Tracts

Remise importante aux groupes commandant une certaine quantité d'exemplaires.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (13)

Léontion Epicure Danaé

Léontion figure à titre de « philosophe » dans cette série de médaillons, mais la philosophie de Léontion se réduisait à être la « bonne amie » d'Epicure et à suivre docilement ses enseignements.

Léontion se donnait à Epicure en présence de ses disciples et cela dans le jardin même où ce célèbre philosophe leur expliquait ses doctrines ou théories, basées sur ce principe que l'homme doit chercher la volupté, se procurer la plus grande somme de jouissances possibles.

En l'absence du maître, Léontion se livrait à ses disciples sans aucune réserve ; aussi la paternité de sa fille, Danaé, ne fut pas attribuée à Epicure ; Danaé fut la fille de la philosophie épicurienne. Toutes deux avaient été engendrées — Danaé et la philosophie — sous les hauts tilleuls qui ombrageaient le célèbre jardin.

Pour sa part, Epicure s'efforçait de profiter du temps du mieux qu'il pouvait. Parmi ses nombreuses amours féminines et masculines, on cite la passion sénile que lui inspira son disciple Pythoclès, qu'il aimait avec délire et auquel il consacra des poésies si ardentes et si passionnées qu'on ne peut les comparer qu'à celles que Sapho adressait à ses disciples bien aimés pour les gagner à son amour.

Epicure concernant les hommes, Sapho concernant les femmes, furent les deux êtres humains dont l'amour revêtit une forme intellectuelle et artistique qui n'a jamais été égalée depuis. Mais ce qu'on appelait *érotisme* chez Sapho, se dénommait, chez Epicure, *volupté*.

Danaé, la fille de la philosophie épicurienne, se montra aussi voluptueuse que sa mère, mais fut précipitée dans un abîme pour avoir sauvé la vie à un homme que sa femme (laide, méchante, vulgaire, ignorante, jalouse) voulait assassiner pour en hériter ou pour se libérer de la servitude qu'impose l'odieuse joug matrimonial.

A ses derniers moments, Danaé s'écria :

— O Dieu ! c'est avec raison qu'on nie ton existence.

Cela sans doute parce qu'aucun « miracle » n'intervint pour l'arracher au trépas. Hélas, elle n'était pas seule. Jamais « Dieu » n'est intervenu pour prolonger une vie arrivée à son terme.

Lais

Nous avons parlé des grandes courtisanes « intellectuelles », de celles dont les philosophes faisaient leurs délices. Il nous reste à parler de celles qu'on dénommait « familières ». Sur plus de trois cents de l'une et l'autre classe, les historiens et les poètes de la Grèce antique nous ont laissés des anecdotes plus ou moins savoureuses ou édifiantes.

Par exemple, on cite Plangona — une « familière » — qui offrit une cravache et un frein d'or à Vénus, à la suite d'une course qu'elle avait gagnée contre Philène ; or, le cheval que se disputaient les deux concurrentes n'était autre qu'un amant... La cravache et la bride étaient un symbole des moyens mis en œuvre par Plangona pour arriver à ses fins. Une autre courtisane célèbre fit don à Vénus d'un petit éperon en or, allusion à l'aiguillon qu'elle enfonçait au moment opportun dans les talons de ses amants capricieux ou rétifs.

Plangona et Bachis eurent un même amant nommé Proclès et elles partageaient sa couche en même temps. Sophocle, le grand tragique, eut une femme Nicostrate, et beaucoup d'amies qui passèrent à l'histoire ; les plus célèbres sont Théoris et Archippe, avec lesquelles il se trouvait le plus souvent.

Aristophane et Socrate eurent tous deux pour amante Théodote. Théodote préféra Socrate. L'on prétend que la jalousie qu'il en conçut poussa Aristophane à faire poursuivre et condamner à mort le grand philosophe athénien. On connaît aussi à Socrate une autre amie du nom de Myrto. Le célèbre poète Ménandre eut pour amies la célèbre Lamia que nous avons citée et Glycère, maîtresses de rois et de personnages très puissants.

Le grand orateur Hypéride ne comptait plus ses amantes. Parmi celles-ci on cite Phryné dont nous parlerons plus tard et Myrrhine qui, jalouse de cette dernière, séduisit Eutychie pour qu'il accusât sa rivale de sacrilège et d'impiété.

Démosthène, le plus grand orateur du monde, accusa d'impunité Neera, à laquelle nous avons déjà fait allusion ; il prétendait que dans les banquets, elle passait des bras de l'un dans ceux de l'autre. Quand les convives étaient à bout de forces, elle s'adressait aux esclaves...

Une certaine Guaténé ne comptait plus, elle aussi, ses adorateurs. Lorsque l'un d'eux se plaignait, elle lui disait : « Tu te froisses, mais considère que les orties ne croissent point sous les pas d'Hercule. Force le pas et poursuis ton chemin. Que là où tu as mis le pied, il ne puisse y avoir place pour d'autres ».

Un vieillard lui demanda son prix pour passer toute une nuit avec elle. Guaténé lui fixa une somme élevée. — Cette somme me donnera le droit de revenir ? — A ton âge... c'est déjà beaucoup de te laisser venir une seule fois.

Elle mourut dans la misère. Pour vivre, elle en fut réduite à se prostituer à la manière des chevaux — *hippopornos*....

Lais, la célèbre Lais, naquit en Sicile. Emmenée comme captive — c'est-à-dire comme esclave, comme fille de pauvre — en Grèce, elle fut achetée par le peintre Apelles. Après avoir tiré tout ce qu'il lui fut possible de la beauté de son modèle, il lui fit donner l'éducation voulue pour être courtisane — comme on en dresse un cheval pour les courses. Lais s'établit plus tard à Corinthe, s'étant rachetée de l'esclavage, et sa renommée se répandit par tout le monde antique. Comme de nos jours se répand celle d'une grande actrice. De riches libertins, des amateurs passionnés venaient lui rendre visite de toutes les parties de la Grèce, de l'Asie, de l'Egypte, du monde civilisé connu. Mais Lais ne se donnait qu'à celui qui lui plaisait et non point au premier venu, fut-il riche comme Crésus. Les amants de cœur ont existé de tout temps.

Ainsi Démosthène — cet orateur plus éloquent que Cicéron, que Mirabeau, que Gambetta, que Castelar même — Démosthène se rendit à Corinthe dans l'espoir de passer une nuit avec Lais. Mais celle-ci lui demanda si cher qu'il s'empressa de reprendre la route d'Athènes.

(A suivre).

EMILIO GANTE.

Adapté de l'espagnol par E. ARMAND.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

... Pour combattre autant qu'il était en mon pouvoir la plaie de la claustration, j'avais, dès mon arrivée à Siguri, agi comme à Kayes et dans tous nos autres postes du Soudan français... Chaque jour il nous arrivait de nombreux émigrés fugitifs de la rive droite du Niger qui venaient chercher auprès de nous une protection contre leurs maîtres. Les hommes étaient employés comme manœuvres, les femmes choisissaient séance tenante un mari, et j'accordais au noiveau ménage quelques secours en grains et en bétail. Les uns et les autres recevaient un certificat de libération. Ces libérations donnaient lieu souvent à des incidents étranges. Ainsi, peu de jours avant, j'avais eu à régler l'affaire d'une femme que se disputaient trois maris ou plutôt trois maîtres. Prise dans un village de Bati, alors qu'elle allait chercher de l'eau au marigot voisin, la belle Siria Aminata avait été mariée de force à son ravisseur; celui-ci avait été capturé à son tour par un sofa de l'armée de Samory qui, bien entendu, avait pris la place du premier mari qu'il avait aussitôt rendu. Ce premier mari, acheté dans le Kaarta, par un Toucouleur de Kgn akary avait réussi à se sauver et était venu s'engager aux tirailleurs. Il appartenait ainsi à la 7^e compagnie, précisément celle qui est avec moi à Siguri. Le deuxième mari, toujours suivi de Siria, avait participé aux campagnes de Samory contre nous. Mais comme il trouvait que les balles françaises faisaient trop de ravages parmi les gens de l'Almamy, il s'était retiré dans un petit village en face de Tiguiribi et, craignant d'être rattrapé une autre fois, il avait suivi les habitants de Siguri et s'était installé dans ce village, toujours avec Siria. Le tirailleur qui venait de rentrer d'un détachement... s'était donc rencontré avec la femme dont il avait été le premier mari. Puis, voilà que le premier maître fuyant aussi la réquisition d'hommes... arrive à son tour dans le village de liberté. En entrant dans l'une des cases qu'occupaient les habitants du village, il voit son ancienne captive, il veut s'en emparer. Elle cria, le mari arrive, le deuxième. Bref, non interprète, c'est devant mon tribunal Siria et ses trois maîtres successifs. Ne pouvant la partager en trois et ayant déclaré de plus qu'elle était libre par le seul fait de sa présence à Siguri, je la consulte et je lui demande quel est de ces trois hommes celui qu'elle choisit pour son mari. Son choix s'arrête sur le tirailleur qui nous fait bien rire lorsqu'il nous dit en partant avec sa femme : « Femmes toujours préférées beaux tirailleurs aux civils ».

(Deux ans au Soudan français (1886-1888) par le lieutenant-colonel Gallieni. (Le Tour du Monde LIX. 1532^e livraison).

En marge des compressions sociales (1)

D'un projet de milieu individualiste

Avant communiqué aux camarades que ce projet avait intéressés les noms et adresses de tous ceux qui m'avaient écrit, je me demandais ce qui était advenu de l'intérêt manifesté par plusieurs. Pontanieu, de Vienne, s'occupe d'arriver à une solution concrète. Mais il a en vue la création d'un milieu dans quelque contrée lointaine. D'autre part, G. Beyria m'apprend que cinq camarades, à Paris, se réunissent chaque semaine et de leur côté voudraient mener à bien le projet. Il me promet une lettre plus détaillée pour bientôt. Attendez.

E. A.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté en dehors de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Dites-moi, combien d'abonnés avez-vous amenés au journal ?

Aux Compagnons

Le camarade Demouy me reproche d'avoir, dans le n° 14 de l'en dehors (1), un peu chargé le tableau en prétendant que se trompent ceux qui croient voir, dans la possession d'une petite boutique ou d'un lopin de terre, dans l'exercice d'un métier forain, l'accomplissement d'une révolution individuelle. Selon lui « l'accroissement continu et sensible de ces révolutions individuelles amènera forcément un changement dans la société, puisque personne ne voudra plus être salarié... L'homme qui a fait l'effort nécessaire pour se soustraire à l'emprise patronale a fait montre d'une capacité d'effort, de volonté au-dessus de la moyenne. Etre épicière, camelot, laitier ou cultivateur n'a rien de noble, c'est entendu, et n'équivaut pas à un brevet d'individualisme, mais y a-t-il tant de différence que cela entre l'ouvrier ou l'employé qui tend la main chaque quinzaine ou chaque mois pour toucher le prix du louage de son effort et le petit marchand ou paysan qui tend la main au client pour recevoir le prix de son travail?... On peut avoir été amené à faire faux-bond au salariat dans le but de jouir du produit intégral de son labeur, dans le dessein de se reposer, de se consacrer à la propagande ou encore à l'éducation d'un enfant... j'appelle cela — achève Demouy — de l'individualisme anarchiste, si l'individu qui accomplit ces gestes le fait dans un esprit anarchiste ».

Le camarade Demouy ne m'en voudra pas si je lui réponds qu'il ne faut pas se payer de mots. Je veux bien que l'exercice d'un petit métier soit un acte de débrouillage personnel. Mais il n'est pas un individualisme antiautoritaire qui puisse, dans la société bourgeoise, c'est-à-dire dans un milieu assis sur la domination et l'exploitation sous leurs multiples aspects, qui puisse, dis-je, se targuer d'avoir réalisé ou conquis une minime partie de ses revendications. Où est le compagnon individualiste qui puisse se vanter d'avoir accompli sa révolution? Certes, un individualiste peut, en mainte occasion,

(1) Dans un extrait de l'Initiation individualiste.

penser et agir autrement que les autres humains, c'est-à-dire, dans ses jugements, dans ses appréciations, dans ses rapports avec son entourage immédiat, faire résolument litière des préjugés et des parti pris qui entravent ordinairement l'épanouissement de l'unité humaine; certes, il peut envisager et concevoir la vie sous un tout autre angle que les constituants des sociétés actuelles; il peut déterminer et établir ses rapports et ses accords avec ses camarades sur d'autres bases que celles prescrites par le contrat social tel que l'imagine et l'imposent les privilégiés et les monopoleurs. Mais même alors qu'un concours de circonstances extraordinaires lui auraient permis de réaliser quelques-unes des espérances les plus chères aux Individualistes, ce compagnon se trouvera forcément arrêté un jour ou l'autre par la barrière de la contrainte administrative ou légale, du conformisme social. Il lui faudra un jour ou l'autre se décider pour la résistance ou l'adaptation.

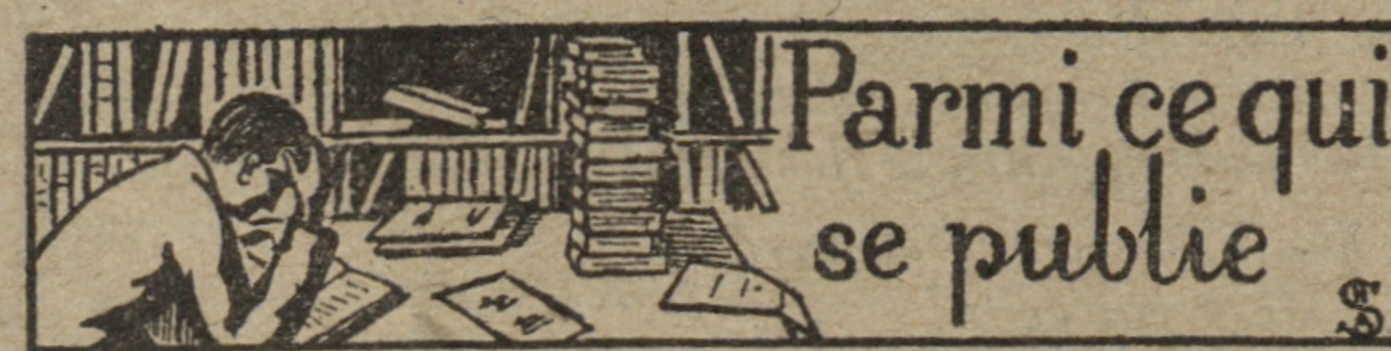
S'il s'adapte, s'il pose les armes, il aura cessé de compter parmi les Individualistes. Au lieu d'avoir accompli sa révolution c'est son adaptation qu'il aura achevée, c'est-à-dire tout le contraire. S'il résiste — par la force ou par la ruse — s'il résiste, il est hors de doute que l'accomplissement de sa « révolution intérieure » — j'entends par là sa conscience plus nette de ses possibilités individuelles, de ses aptitudes de raisonnement et de sentiment — lui aura été une préparation de premier ordre, une arme de suprême importance dans sa lutte pour la conquête de la faculté de vivre sa vie.

Et voilà tout. Force m'est bien de dire qu'au cours de ma carrière — elle commence à compter comme longueur — j'ai rencontré trop de ces individualistes qui proclament sans sourcilier qu'ils ont accompli leur « révolution personnelle » et « achevée » le cycle de leurs expériences. Ou qui, prenant des poses de surhomme, se targuent d'avoir atteint le sommet de la montagne, un sommet très élevé d'où le reste des humains, leurs ex-compagnons y compris, ne leur apparaît plus que comme de vagues, comme d'imperceptibles, comme d'indéterminés insectes. J'ai entendu, au cours de ma route, pas mal de ces déclamations, j'ai croisé bon nombre de ces déclamateurs. J'avoue que chaque fois que je me suis donné la peine de vérifier ce que, pour ma propre édification, ce qu'il fallait entendre par ce que ces individualistes dénommaient « leur révolution » ou « leur sommet », je n'ai pas trouvé grand-chose. Le plus souvent, il s'agissait d'une piètre, d'une médiocre situation acquise à force de reniements et d'effacements : une boutique où ils exerçaient un petit négoce ou une modeste industrie, une place chez un employeur assez salvable, un peu d'espèces qu'ils tenaient d'une compagnie rencontrée sur le tard, ou d'un héritage inespéré, ou de la vente habile d'un fonds de commerce qu'ils avaient acquis à très bon compte. Il n'en faut pas davantage pour qu'ils se contentent « en leur tour d'ivoire », comme ils disent. Je les ai connus jurant et sacrant par les grands classiques de l'une ou l'autre tendance de l'anarchisme; ils vous arrêtaient en pleine rue et ne vous laissaient aller qu'après vous avoir débité un couplet, plutôt long que court, sur la science, l'art ou bien la littérature. — Les dégoûtés de leur logis se courbaient sous la masse des volumes appartenant à toutes les collections philosophiques ou scientifiques imaginables. Ils recevaient au moins une dizaine de journaux ou de revues d'idées; c'est par vingt ou trente à la fois qu'ils achetaient les feuilles de propagande pour les envoyer de tous côtés, les distribuer dans les tramways, dans les voitures du métro, dans les boîtes aux lettres, faute de mieux...

Je les vois passer maintenant sur les trottoirs, l'air affairé, pressés, faisant comme s'ils ne me voyaient pas. Depuis qu'ils sont fichés sur « leur sommet » ou qu'ils ont accompli « leur révolution », il est curieux de constater que le seul journal qu'ils lisent est un de ces grands quotidiens d'informations qui ont pris à tâche de « bourrer » consciencieusement le crâne de leurs lecteurs; ou que, s'ils achètent un livre — rarement — le hasard veut que ce soit un de ces romans à gros tirage qui font le bonheur des entrepreneurs de cinéma. N'allez pas leur parler de s'inscrire pour quelques sous sur une liste de souscription, d'assister à un meeting organisé en vue de la libération de quelque dououreux emmuré! C'est leur femme qui tient les cordons de la bourse, à moins que ce ne soit leur belle-mère — le soir même où a lieu la réunion à laquelle on les convie, ils ont une commande qui ne souffre aucun retard; s'il fallait que leur patron, leur clientèle, le fruitier ou le marchand de vins d'à côté viennent à apprendre qu'ils ont versé cent sous pour tel organe d'avant-garde, ce serait l'abomination de la désolation! D'ailleurs, ces « uniques » sont fatigués cérébralement; puis ils manquent de temps. Sans doute, s'ils avaient davantage de loisirs, s'ils n'avaient pas la partie de cartes ou de dominos, ou de jacquet, qui les attend à l'heure de l'apéritif, au bar d'en face où ils auront pour partenaires un de leurs fournisseurs les plus sérieux!... Les affaires sont les affaires.

Demouy me répondra que tous les compagnons individualistes qui se débrouillent et se sont affranchis du patron par l'exercice d'une profession indépendante, n'en sont pas là. Heureusement. J'ajoute que je ne partage nullement « l'avis » de ces soi-disant anarchistes qui prétendent que « seul le salarié est intéressant. » Mais non, mon cher camarade, m'intéresse uniquement celui des miens qui consacre tout ce qu'il lui est possible de son temps, de son activité, de ses forces : 1^o à la diffusion des idées antiautoritaires; 2^o à la sculpture de son individualité propre. Dans l'anarchie du 20 décembre 1906, j'écrivais : « L'anarchiste idéal, théorique, est un individu qui n'a rien à faire avec la société actuelle, basée sur l'autorité. Pratiquement, il vit ou illégalement ou légalement, et dans les deux cas favorise malheureusement le maintien de l'ordre de choses existant. Bien entendu, ce qui m'intéresse, c'est l'emploi des facultés cérébrales, du temps et des ressources de l'individu qui se nomme « anarchiste ». L'illégal qui m'affirme qu'il songera à la propagande quand il se sera mis à l'abri du besoin ne m'intéresse pas plus que le légal qui fera de la propagande quand il aura trouvé « une situation de tout repos » ou accompli ce qu'il appelle ses « devoirs de famille » ou autres. » Mon opinion est restée la même.

E. A.



Renée Dunan : *La Culotte en jersey de soie*. Edition de « La Pensée française », 6.75. — Marcel Sauvage : *Cicatrices*. Eclair encore des douleurs mortes. Poèmes. Société mutuelle d'édition, 5.25. — Balkis : *En marge de la Bible*. Bibliothèque du Hérisson, 7.75.

D^r A. Gauducheau : *Contre un Fléau. Comment on se préserve des maladies sexuelles*. (Préface du D^r O. Calmette). Je recommande spécialement ce petit ouvrage pour la partie pratique : préservation masculine et féminine contre les attaques des microbes porteurs de germes infectieux, antiseptique et désinfection des organes génitaux de l'homme et de la femme.

Albin : *Libertad* (n° 17 des « Croquis Brefs »). Chez l'auteur, 4, rue Chaumais, à Lyon. (La biographie de Libertad reste à faire, le croquis d'Albin ouvre la voie qu'il faut suivre : montrer tel qu'il était le créateur de l'anarchie et l'initiateur des *Causeries Populaires*, ne le point séparer de son tempérament, ne point l'abstraire de ses passions.) Franco : 20 cent.

Le Libertaire va se transformer en quotidien. Il y a longtemps que le besoin se fait sentir d'un organe qui paraisse tous les jours et qui, dans tous les domaines, donne la note antiautoritaire. Nous sommes de tout cœur avec cette tentative dès lors qu'elle admet que soit représentée en ses colonnes aussi bien la tendance individualiste de l'anarchisme que la communisme. Et c'est ce que fait prévoir la liste des collaborateurs du nouveau journal qui paraîtra dans quelques semaines. Secrétaire de rédaction : André Colomer, qui fonda l'Action d'Art et écrit quelque temps dans l'anarchie. S'adresser pour toutes informations, 9, rue Louis-Blanc, Paris-11^e.

Libereso « Organo di la Anarkista Seciono di Emancipanta Stelo, kosmopolita Unio di la laborista idisti » est entièrement rédigé en langue internationale ido. Il publie des articles de camarades anglais, allemands, autrichiens, français, hollandais, espagnols, italiens, roumains, russes, etc., preuve nouvelle que par sa précision et sa souplesse l'ido convient tout à fait pour les relations entre tous pays. Il se compose actuellement de brochures dont la publication alterne avec celle du Bulletin.

L'abonnement à 10 numéros successifs (5 du Bulletin et 5 des brochures) est de 5 francs pour la France et de la valeur de 2 heures de travail d'un ouvrier qualifié en monnaie des autres pays. Nos amis qui ne savent pas encore l'ido et qui désiraient cependant comprendre directement les écrits de nos camarades de tous pays peuvent apprendre cette langue internationale en 40 leçons de 2 heures. Ecrire à Jules Vignes, rue Baron-Chauran, Saint-Genis-Laval (Rhône), France. Ils recevront les éditions publiées par Libereso.



Pour la vie du journal :

Souscription permanente. — Madeleine Bouchet, 5, D^r Ch. Nicolle, 4 50. Aug. Galinier, 9. François Achille, 5. Barier, 3. Célière, 4 50. Bertin-Paillex, 7. Marius Chatain, 5. E. Soissons, 1 50. Fleury, 2. Cholet, 2. M. Bousquet, 6. Blanche L., 5. Haet, 7. Dominique Thévenin, 0 75. Juliette, 2. José Almiraz, 2. A. Sarand, 5 50. Lucien Le Foyer, 10. Hordéquin, 5. A. Sautter, 2. Petit, 15. Liste arrêtée au 5 août. Total : 108 75.

Du 3 avril au 1^{er} août. RECETTES : Abonnements, renouvellements, vente au n° 2486.95; souscriptions 1704.40; total 4191.35 — DEPENSES : tirage 28.400 exempl. de l'en dehors et suppléments divers 2975.65; expédition et correspondance 634.80; frais généraux et d'administration 347.35; travail de rédaction 0.0; total 3957.89. DEFICIT précédent 725.60, actuel 592.05.

— Notre déficit de 725 fr. a été ramené à un peu moins de 600 fr., mais ce déficit est lourd à traîner au moment où — notre millièmé abonné étant proche — nous sommes à la veille d'agrandir notre format et du même coup d'augmenter nos dépenses. Comparé aux précédents, le total de la liste de souscriptions n'est guère encourageant. On comprendra donc qu'en ce caniculaire mois d'août, nous n'ayons édité qu'un seul numéro. Le prochain sera daté début septembre.

— Ne remettez pas à demain l'envoi de votre abonnement ou de votre souscription si notre travail vous plaît. Avez-vous jamais réfléchi que si tous ceux qui s'occupent de l'en dehors remettent leur tâche à demain, il ne paraîtrait jamais. Qu'est l'effort nécessaire par l'envoi d'un mandat aux efforts qu'il faut fournir pour assurer rédaction, correction, administration, etc. ?

— TOUS les abonnements partent du 15 mai ou du 15 novembre et non d'une autre date quelconque dans l'année.

— ON EST PRIÉ de joindre un timbre à toutes les lettres adressées pour transmission et de les inclure sous enveloppe aux bur. du journal.

— Nos correspond. nous faciliter la besogne en renouvel. leur adresse dans chac. de leurs lettres.

— CORRESPONDRAIS pour échange idées, av. copain lang. anglaise, H. Bernardon, 270 boul. Victor Hugo, à Lille.

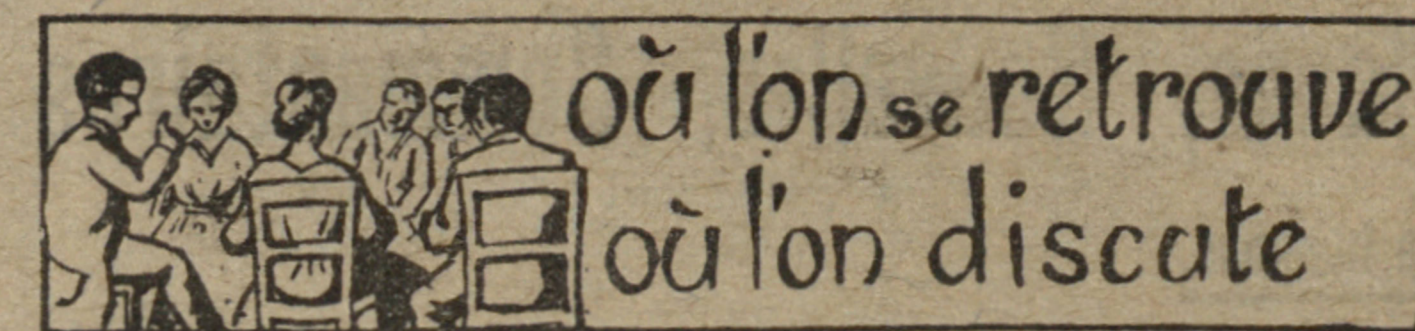
— VOYAGEURS ou colons pour région péruvienne se mettent en relations avec W. CASPERS Apartado 1900 Lima (Pérou).

— IL MESSAGERO DELLA RISCOSSA è edito dal Gruppo autonomo universale An-archia ed è diretto da Renato Souvarine. Indirizzare offerte, richiesta a Carl Sanger, 26 Marienstrasse, Hamburg 3, Allemagne (coll. indicazione : Per Il Messaggero).

NOUVEAUTÉS

SÉBASTIEN FAURE. — *L'Imposture religieuse* 8 50
VIGNÉ D'OCION. — *La nouvelle gloire du Sabre* 5 »
GEORGES ANQUETIL. — *La Maitresse légitime* 10 50
D^r A. GAUDUCHEAU. — *Contre un fléau* . . . 5 »

Vous êtes-vous réabonné ?



PARIS. — Les Compagnons de l'en dehors. — Dimanche 26 août, journée de plein air, à l'étang de St-Cucufa. L'après-midi : « La Maitresse légitime » et *La Vague de Pudeur*, causerie par E. Armand.

Lundi 27 août, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, à 20 h. 1/2 : *Qu'est-ce que la Réciprocité?* par E. Armand.

Lundi 17 septembre, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, à 20 h. 1/2 : *De l'Individualisme discipliné*, par Marc Lefoit.

L'Initiation Individualiste Anarchiste

(en cours d'impression)

par E. ARMAND

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Nom et prénoms

Adresse complète

(Ecrire très lisiblement.)

Nombre de volumes souscrits à 6 francs

l'exemplaire

Découper ou recopier le bulletin ci dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

428. Auguste Galinier. — 429. Petit. — 430. Canard.

Il nous manque encore env. 300 souscriptions. N'attendez pas pour envoyer la vôtre.

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont versés à la caisse de ce journal. — Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures par E. Armand

La Valeur et les conséquences de son abolition	0 25
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste	0 15
L'anarchisme comme vie et comme activité.	0 10
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes.	0 20
La vie comme expérience. Piété.	0 20
La procréation au pt de vue individualiste.	0 20
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes.	0 10
Mon athéisme.	0 15
A vous, les humbles (placard pap. couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre.	0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs.	0 25
L'illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste.	0 30
Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté.	0 55
Est-ce cela que vous appelez « vivre » ? (en français et en ido), les 3 exemplaires.	0 15

par Benj. R. Tucker

Ce que sont les anarchistes individualistes. 0 10

par Voltairine de Cleyre

L'idée dominante (Edition augmentée). . . 0 20

par Albert Libertad

La joie de vivre. 0 20

par Gérard de Lacaze-Duthiers

Les vrais révolutionnaires, les 3 exempl. . . 0 15

« Notre » Individualiste (texte français et ido). « Pour la fin de la guerre » 0 40

Les 22 brochures ou tracts franco : 2 fr. 60. (sous enveloppe : fr. 2,90)

E. ARMAND. — Qu'est-ce qu'un anarchiste? 2 50

— L'Initiation Individualiste anarchiste en cours d'impression coûtera, envoi recommandé, de 8 à 8 50

— Sous les verrous (poèmes) 0 30

— Où il est question de l'illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, etc. 0 20

DARROW (Cl.) — Qui jugera le criminel? (les 2). 0 10

NOTRE INDIVIDUALISTE (français et ido), les 3. 0 10

GOLDMAN (Emma). — La Tragédie de l'émancipation féminine. —

STIRNER, TUCKER, MACKAY. — Contre l'Etat, sa morale et son enseignement. —

LABADIE. — L'anarchisme : Ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. —

CHARDON (Pierre) et E. ARMAND. — Actuels ou inactuels. Controverse —

E. ARMAND. — L'A. B. C. des revendications individualistes. —

— Variations et Fantaisies sur le problème des sexes, la vie érotique, la volupté amoureuse (tirage restreint) . . . —

Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42. 7 50

Cartes postales, la série de 40 1 »

— (3 séries) 4 »

Piqués d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes) 1 »

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. « LA LABORIEUSE » 7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS Téléphone 33.09